

CABINET DE LA NOUVELLE-ORLÉANS. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, Louisiane.

Publié au Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Le couronnement de George V.

A propos de ce couronnement, il est maintenant décidé que l'Allemagne sera représentée à la cérémonie par le Prince héritier et la Princesse, qui auront une suite très restreinte, comme d'ailleurs, toutes les missions étrangères. Ce sera comme en 1902, où l'on avait limité le personnel des missions à cause du manque de place.

En 1902, on ne l'a pas oublié, les missions extraordinaires durent s'en retourner à cause de la maladie du roi Edouard, qui fit ajourner le couronnement; et lorsqu'il eut enfin lieu, au mois d'août, les ambassadeurs et ministres accrédités à la Cour de Saint-James seules y assistèrent.

On sait que l'étiquette des Cours ne permet pas qu'un couronnement il y ait d'autres souverains que celui qui doit être couronné; et c'est pour cela que les missions ont à leur tête des princes et des ambassadeurs extraordinaires. Il y a même, à ce sujet, quelque doute sur la possibilité de la présence à l'abbaye de la reine Alexandra, qui a été couronnée en même temps qu'Edouard VII, mais par l'archevêque d'York.

On a dit, à ce sujet, et il y a à cet égard, une tradition que si le Roi doit être couronné par l'archevêque d'Angleterre, la Reine doit recevoir la couronne des mains de sa Grâce d'York, primat d'Angleterre.

C'est, paraît-il, une erreur; et si la reine Alexandra a été couronnée par l'archevêque d'York, cela a tenu au désir qu'elle et le Roi ont exprimé et à des circonstances particulières. La légende est peut-être due à ce que l'archevêque d'York est, de par sa situation, chapelain de toute reine d'Angleterre.

Et il n'est même pas nécessaire que le souverain soit couronné par l'archevêque de Canterbury; plusieurs rois d'Angleterre ont été couronnés par l'évêque de Londres, et notamment Guillaume III.

Pendant longtemps il y eut une rivalité entre les deux archevêques anglais, et l'on prétend même qu'en une certaine occasion historique, Sa Grâce d'York voyant son rival, Sa Grâce de Canterbury, s'élever sur le trône épiscopal, assista sur les genoux de son rival, pour l'éclipser et l'étouffer. Aujourd'hui, la

situation respective des deux prélats est bien établie.

L'archevêque de Canterbury (Metropolitanus et Primas totius Angliæ) est le premier dignitaire de l'Eglise anglicane; il a le pas sur tout le monde, sauf les Princes du sang et les ambassadeurs. Et il touche 375,000 francs par an. L'archevêque d'York (Primas et Metropolitanus Angliæ) ne vient qu'en troisième rang, car le lord chancelier marche entre les deux archevêques. Enfin l'archevêque d'York ne touche que 250,000 francs.

Ce n'est pas tout encore. Sa Grâce de Canterbury est archevêque "par la Providence divine". Sa Grâce d'York est archevêque "par permission divine". Jusqu'à une époque relativement récente, les prélats anglais portaient perruque, comme les juges; et le dernier qui se couvrit le chef de la perruque fut l'archevêque Howley, qui couronna la reine Victoria, en 1838.

Avant d'en finir avec les nouvelles relatives au couronnement, disons que, d'après le Times, le roi George V portera à son couronnement le manteau de drap d'or que portait George IV à son sacre, le 19 juillet 1821.

LES ARCHIVES Du Cinématographe

On nous verra aller et venir après notre mort.

Paris, 20 février.

Il est question de constituer les archives du film, comme on a constitué, à l'Opéra, les archives du phonographe.

L'Etat songerait même à exiger un "dépot légal" des films, comme il oblige les imprimeurs au dépôt légal de leurs imprimés. Cette mesure serait assurément abusive, car les films coûtent cher et la plupart seraient bien inutiles pour l'histoire.

Les vues cinématographiques qui intéresseront les générations futures sont de deux sortes, celles qui concernent la science et celles qui montreront un mouvement de foule avec les monuments et les ruines.

Les embarras de Paris, au temps de Boileau, ont été assez bien décrits par lui pour que nous nous passions du cinématographe, qui n'existerait pas de son temps. Et pourtant, s'il avait existé, quel intérêt n'offrirait pas la lecture de cette satire avec la vue du Paris d'aujourd'hui, ses charrettes, ses carrosses, la foule, les costumes, les gestes! Aucun tableau ne vaudrait cette vision.

On a bien cinématographié l'assaut de Port-Arthur par les Japonais; s'imagine-t-on l'intérêt qu'offrirait aujourd'hui un film représentant la bataille de Fontenoy? Nous pourrions assister aussi au sacre de nos rois, aux grandes réceptions de Versailles, à celles de Napoléon Ier aux Tuileries, au défilé de la Grande Armée, à la représentation où Talma jouait devant "un parterre de rois".

Que ne verrions-nous pas avec le plus vif intérêt! Mais que révéleront nos descendants de ce que nous voyons aujourd'hui?

On pourra montrer dans cent ans une séance tumultueuse de notre Chambre, et ce sera pour faire rire; une réception à l'Elysée, et Dieu sait si, n'étant plus en république, ce spectacle intéressera quelqu'un.

Mais on pourra montrer nos régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, à une revue de Lonchamp; nos cuirassés, nos

torpilleurs, nos paquebots en marche; nos sous-marins plongés; un bal dans le monde, avec les toilettes et les danses; une première au Français ou à l'Opéra, avec la revue des loges et du parterre, comme avec la loge de ferait un spectateur de l'orchestre, et l'on conservera les noms des principaux spectateurs.

La physiologie des boulevardiers, des Champs-Elysées, du Bois, à certaines heures de la journée, ne sera pas moins intéressante pour nos successeurs. N'aurions-nous pas grand plaisir à revoir aujourd'hui le défilé des équipages, "le perail" dans l'allée du lac, en 1867, avec la daumont de l'Impératrice et les figures de cette époque?

M. Arthur Meyer écrit ses souvenirs personnels, "ce que ses yeux ont vu"; et c'est là un "film", où revivent tant de allouettes disparues. C'est du cinématographe. On s'y est, est vrai, les photographies de ce temps, mais elles sont ternes, et c'est le mouvement qui nous manque, bien que la plume les fasse revivre.

Nos courses seront intéressantes aussi pour les générations futures, avec les tribunes, le pesage, les toilettes d'aujourd'hui, les grands et petits chapeaux, les entravées, et, dimanche prochain, la jupe colotte, qui fera sensation. Si, dans un siècle, les femmes s'habillent comme nous, elles diront:

"C'était la première tentative du costume masculin pour la femme. Cela fit scandale, et pourtant c'est maintenant un fait acquis."

Si cette mode ne prend pas, les femmes diront:

"Voyez quelle folie, en ce temps-là! On ne savait qu'inventer! Il est inconcevable que des femmes aient osé porter ce costume!"

Tout est heur et malheur dans le sort des modes, et l'on ne sait jamais ce que dira la postérité de ce que nous faisons aujourd'hui.

La science, cependant, a aussi un intérêt à la conservation de certains films tels que la naissance et la formation des bactéries dans le sang, comme on savait à pu le montrer récemment à l'Académie des sciences. Ce ne sont pas là des expériences faciles, et pour ma part, je n'aimerais guère ce genre d'inspection à travers mes veines.

On pourra voir aussi les opérations chirurgicales les plus extraordinaires, comment nos grands praticiens ont l'art, en quelques instants, d'ouvrir un ventre, de couper les intestins, de les recoudre et de fermer la plaie; comment on coupe une jambe, et comment se fait l'opération du trépan. Horreur! Qui aimera à voir de tels spectacles? Les chirurgiens et les médecins, répond la science.

Qu'on leur conserve donc tout ce qui peut les intéresser de ce qui se fait aujourd'hui. Mais que faire de ces films? Où les mettre?

C'est là une question qu'on n'a pas encore résolue. De telles archives valent beaucoup de place et nous n'en avons plus de disponible, même sur les places publiques, encombrées de statues de prétendus grands hommes!

La Bibliothèque nationale ne sait plus où mettre ses livres et ne peut tenir à jour son catalogue, faute d'employés. Ce n'est donc pas à elle qu'il faudra confier les films.

Les Archives nationales sont encombrées aussi et réclament l'hôtel de l'Imprimerie nationale pour avoir la place qui leur manque. Le Conservatoire des arts et métiers n'aura bientôt plus assez de place pour les inven-

tions nouvelles qui surgissent à côté des anciennes. L'Académie de médecine n'a pas un local suffisant et l'Institut est dans le même cas.

Au fait, il reste l'ancien Conservatoire de musique et de déclamation. Il suffirait de ne pas le démolir. Il ne changerait guère d'objectif. Conservatoire il resterait, mais au lieu de conserver des traditions pour le plaisir de nos oreilles, il conserverait le passé pour le plaisir et l'instruction de nos yeux. La salle des concerts se transformerait en salle cinématographique, où l'avenir viendrait conspuer le passé. Qu'on y ajoute la collection des disques phonographiques rappelant les belles voix, les belles traditions du chant et de la musique, et le vieux Conservatoire n'aurait guère changé sa raison d'être.

L'Amérique à Saint-Dié-en-Vosges.

Nous avons dit, il y a quelque temps, à propos d'un livre intitulé "L'Amérique à Saint-Dié", que l'Amérique avait reçu son nom de ce livre, imprimé à Saint-Dié, en 1507.

Les Américains le savent, et une association s'est formée à New-York, sous le nom de "Saint-Dié Society". Elle possède un organe: "The Saint-Dié Press". Ainsi la jolie petite ville vosgienne est aussi connue en Amérique que si elle était voisine de New-York. Elle le mérite, elle, la marraine.

Elle le mérite doublement, car à Saint-Dié, qui était un centre de lettres, parut, en 1410, un livre écrit par le célèbre Pierre d'Ailly, confesseur de Charles VI et légat du Pape. Dans ce livre, il est dit que "le monde entier est habitable et que, sans doute, d'autres terres existent, encore inconnues de l'Europe, mais non moins peuplées qu'elle, et que, pour y atteindre, il faut sortir d'un port espagnol par un vent favorable".

Cette croyance était devenue générale au temps de Christophe Colomb. On représentait ce monde nouveau plein de richesses et de merveilles. On y entrevoyait même une mystérieuse montagne au pied de laquelle s'étendait, fleuri et parfumé, l'antique paradis terrestre. Sir Walter Raleigh ne devait-il pas plus tard imaginer son Eldorado sur les bords de l'Orénoque?

Christophe Colomb eut connaissance du livre de Pierre d'Ailly, comme des récits de Marco Polo qui avait parlé de la mer des Sargasses et des algues qui enlaçaient les navires et les retenaient prisonniers! Voilà donc une première inspiration venue de Saint-Dié.

Mais Christophe Colomb ne partait pas, avec sa caravelle, à la conquête d'un nouveau monde. Il avait calculé la circonférence de la terre un tiers plus petite qu'elle n'est, et c'est en Asie, aux Indes, qu'il voulait arriver par ce chemin. Il crut toujours avoir simplement découvert la nouvelle route des Indes, avec des îles inconnues. Jamais il ne soupçonna un continent nouveau, et de là ce nom des Indes resté à l'Amérique. En Espagne, on appelle encore un "Indiano" un homme qui a fait fortune en Amérique.

Ce fut, on le sait, Americ Vesputi qui, en 1502, découvrit l'Océan Pacifique au-delà de l'Amérique et l'existence d'un continent nouveau. Son mérite n'était peut-être pas celui de son prédécesseur, mais il découvrait

réellement "le nouveau monde", et c'est à Saint-Dié qu'une année après la mort de Christophe Colomb, Martin Waltzemüller, dit "Hylacomylus", publiait, avec la date du 7 mai 1507, une "Introductio Cosmographica" à la suite de laquelle imprimait la relation des quatre voyages de Vespute.

C'est dans cette cosmographie que Waltzemüller propose, le premier, de donner au nouveau continent le nom d'"Amérique", terre d'Amérique Vespute. Il était en cela l'interprète de savants chanoines de Saint-Dié, qui formaient alors le Gymnasie vosgien.

L'ouvrage eut un grand succès et le nom d'Amérique fut adopté par tous. Tel est le parrainage de Saint-Dié à l'égard de l'Amérique.

La "Saint-Dié Society" demande que l'on pose une plaque sur la vieille maison déodatienne où, suivant son expression, l'Amérique a été baptisée. Les Américains ont aussi décidé d'instituer une grande fête annuelle en l'honneur de leur marraine, et Saint-Dié, de son côté, organise, pour la Pentecôte, une cérémonie qui sera présidée par M. Pichon, ministre des affaires étrangères.

En même temps, l'Amérique entend de faire connaître, elle dirait volontiers, de faire découvrir, la ville charmante qui lui a donné son nom. C'est une juste reconnaissance. Cette ville lorraine est digne d'attirer les touristes, on pourrait dire les "explorateurs", quand il s'agit des Américains.

Sur les deux rives de la Meurthe, Saint-Dié s'étend au pied des montagnes les plus élégantes du monde. La Meurthe, aux eaux vives et frémissantes, est ici particulièrement belle. Les grands arbres qui s'y reflètent forment un tableau saisissant et d'une telle finesse qu'il provoque la comparaison avec maints chefs-d'œuvre et qu'il reste incomparable.

On descend la grande rue aux maisons un peu basses, percées de larges portes cochères. On passe sous des arcades taillées dans ce beau grès rose qui semble imbibé d'éternelle aurore. Les trottoirs, eux aussi, sont formés de larges dalles roses. Délice inprévu pour le voyageur! Au lieu de la sombre composition, si molle du soleil d'été, avec une si rude odeur chimique, il rencontre avec joie, sous les pieds, les belles et solides tranches de pierre vosgienne.

L'église étale une cascade de styles. La décoration pseudo-classique du chœur s'appuie aux arcades gothiques du transept. La nef vient ensuite, romane avec candeur. Certains chapiteaux à motifs humains respirent une étrange beauté.

On pousse une porte, on aperçoit un cloître. Le noble et tranquille promenoir! Il s'ouvre sur une pelouse par d'immenses baies à meneaux élégants, où la flamme quadruplée de l'ogive s'élève jusqu'à un trèfle de pierre. Contre le mur, dominant la cour, est appliquée une chaire à jolies balustrades. On imagine quelque prieur accoudé devant une assemblée monacale aux crânes ras...

De l'autre côté du cloître est une petite chapelle romane qui remonte peut-être au neuvième siècle. Œuvre pure! Jamais la netteté drue et ronde des profils, la forme cubique et drapée des chapiteaux, l'épaisseur creusée des voûtes n'ont présenté une harmonie plus pleine et plus enveloppante. Perdue au bout d'une petite ville lorraine, sous de grands arbres humides, au sein des belles et hautes montagnes, cette chapelle romane est l'un des

lieux du monde où l'on sent avec le plus de joie le lourd manteau des soucis ou des ambitions tomber sur le grès rose des dalles comme une ombre.

Devant l'église se dresse un énorme tilleul en ruine. Fendu comme si ses bras, en défilant, avaient révélé son cœur, il subsiste, vigoureux débris. Le tronc est tout hérissé de clous. Aux jours des processions, on le drapait de tapisseries. Les vieux arbres ont leur histoire. Et si eux-mêmes pouvaient la dire!

En face de la cathédrale, on voit la maison des chanoines. Les fenêtres du premier étage sont ornées de quatre têtes sculptées. Quatre des sages de la Grèce ont été conviés par le génie du lieu. Quatre sentences latines résumant la sagesse de ces hôtes. Dans la délicieuse ville rose, il y a donc au moins une heureuse petite maison, toujours pleine de vrais amis.

THEATRES. TULANE.

"Madame Sherry" est incontestablement une des meilleures petites pièces qui aient été données à la Nouvelle-Orléans dans le courant de ces dernières années. L'accueil que lui a fait le public hier au Tulane en est la meilleure preuve.

L'interprétation d'autre part ne laisse rien à désirer. Il convient de citer particulièrement Mlle Ada Meade, l'excellente artiste qui tient le premier rôle et M. Dallas Welford, un très bon comique.

"Madame Sherry" sera jouée toute la semaine avec des matinées mercredi et samedi.

CRESCENT.

En quittant la comédie musicale pour revenir au mélodrame, le Crescent n'a pas interrompu le cours de ses succès.

Il est même douteux que les



M. LIONEL BARRYMORE, A L'ORPHEUM CETTE SEMAINE

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LE GOUFFRE. GRAND ROMAN INEDIT Par CHARLES MEROUVEL TROISIEME PARTIE LE MARTYRE D'UNE MERE III EN FETE (Suite)

de premier choix, et, traversant les salles, il s'arrêta près d'une table en face de celle des deux amis. Déjà il venait de la marquer, pour ainsi dire, en y jetant un de ses regards, lorsqu'il reconnut le baron. Aussitôt il s'avança vers lui et l'aborda hardiment en disant: — Mais je ne me trompe pas?... Vous êtes bien M. de Rouves? — Lui-même, monsieur. — J'hésitais presque..... On vous disait au Transvaal, au fond de l'Afrique du Sud, au Cap.... — J'en arrive, monsieur. — J'espère que vous avez fait un bon voyage.... — Asez bon. — Fructueux?... — En effet. — Il nous vient de là-bas des histoires invraisemblables, de fortunes féeriques, de mines extraordinaires, fabuleuses.... — Au-dessous de la vérité, monsieur. — Allons, tant mieux.... Enchanté de vous voir en bonne santé, cher voisin.... Vous allez aux courses?... — Peut-être.... — Elles seront intéressantes. Dans la grande, prenez Tamerlan en trompette.... Sans garantie, vous savez, car il y a des aléas, de l'imprévu.... A revoir, baron.

vinglante, des airs provocants mal dessinés, ou plutôt exhibés à dessein et qui d'ailleurs semblaient tout naturels chez lui. Dans le ton qu'il affectait avec le baron de Rouves, il y avait une sorte de persiflage dont il était difficile de se formaliser, à moins de faire preuve d'un mauvais caractère ou de susceptibilités excessives. Les garçons, le maître d'hôtel l'empressaient. On comprenait sans peine que le nouveau venu était un de ces mondains qui prennent le haut du pavé, parlent sec et ne souffrent pas d'objection. Il ordonnait: — Deux convertis.... presto. J'ai affaire.... Du champagne frappé.... des œufs, des côtelettes.... pas de manières ni de fioritures, Joseph, pas de plat ridicules, hein? L'ami attendait à peu près de ce taille, taille de hussard ou de chasseur, mais comme lui, à la dernière mode, soigné de pied en cap, avec des airs très distingués. Et cependant, si on l'examinait avec attention, il était facile de reconnaître, au bout de quelques minutes, qu'il se trouvait dans un état d'infirmité marquée vis-à-vis du comte d'Andelle, dans une sorte de dépendance dont, à première vue, il était impossible de deviner la cause. Ils expédièrent leur déjeuner

le plus lestement que, malgré l'avance prise, le baron de Rouves et son compagnon n'en étaient encore qu'à un café lorsque leurs vis-à-vis se levèrent pour sortir. L'ancien officier salua le baron en connaissance, monta dans sa voiture avec son invité et s'éloigna dans la direction du boulevard Malesherbes. Roger de Rouves solda son addition, laissa cent sous de pourboire au garçon qui le servait et lui demanda négligemment: — Pourriez-vous me dire le nom de ce jeune homme qui était avec M. d'Andelle? — Parfaitement, monsieur. — Il s'appelle... Le garçon fit un signe à un de ses collègues et s'approcha. Ils causèrent à voix basse, et le premier dit ensuite: — C'est un des frères de Foulbert.... l'ainé.... M. Marcel.... Très bien.... Je croyais le connaître.... Je me trompais.... Merci. Aucune importance. Le garçon, très complaisant, expliqua: — Ces messieurs sont souvent ensemble. Ils sortirent et se dirigèrent vers les Champs-Elysées, en flâneurs que rien ne presse. Arrivés sous les arbres de l'avenue, le baron tira un porte-feuille de sa poche et écrivit sur une carte: M. Marcel Foulbert. Et il dit à son compagnon: — Je ne sais pas pourquoi,

mais il me semble que ce garçon-là nous rendra des services un jour ou l'autre. — Tu crois? — Une idée. Ils doivent être intimes.... Ils se parlent avec des airs de confidences. Un nom à retenir.... des renseignements à prendre.... Et tout à coup il demanda à son camarade: — J'ai besoin de toi, tu l'as compris? — Oui. — Tu m'es dévoué! — Comme à un ferra. — Tu tiens à ta place?... — A la banque? — Oui. — Sans doute: je n'en ai pas d'autre et il est si difficile d'en trouver. — Tu la quitteras cependant. — Quand? — Demain. J'arrangerai l'affaire avec M. Lebour.... Je lui dirai que j'ai besoin de repos.... que je me sens un peu vanné, fatigué.... que je vais faire un séjour chez moi, à Rouves, de quelque temps.... que seul j'y mourrais d'inanition! Il ne me refusera rien. J'ai des projets sérieux.... Je suis devenu plus riche qu'il ne me plaît de l'être.... au-delà de mes besoins. Quelques centaines de mille francs de plus ou de moins n'ont aucun intérêt pour moi. — Et si ces projets ne réussissent pas? — Tant pis.... Alors je n'aurai

besoin de rien.... Il recruta pour éviter une question qu'il vit poindre sur les lèvres du Gascon: — On du moins de bleu peu de chose. Il regarda son compagnon dans les yeux. — Si tu avais, reprit-il, sept à huit mille francs de bonnes rentes, ou leur capital, deux cents billets de mille, pour retourner dans tes montagnes avec ta sœur Gabrielle?... — Ce serait trop. — Non.... pour y vivre comme autrefois, pour racheter au besoin une propriété, la vôtre si elle était à vendre?... — Cézère déclara: — Je croirais voir le ciel s'ouvrir devant moi. — Ne t'inquiète donc pas de l'avenir. Le vie est pour rien dans les Pyrénées.... Le hasard m'a comblé.... Je veux que mes amis en profitent.... Il ajouta avec mélancolie: — Ils ne me rattront pas.... J'en ai si peu! Il lui compta: — Tu et Pavillet. Un point c'est tout. Il recruta: — Ah! si.... J'en ai encore un autre.... mais celui-là, n'a pas besoin de moi. — M. Dupré? — Oui, Dupré, un brave cœur qui ne m'a pas lâché dans ma détresse.... Ce que je te demande ne te coûte pas trop?

— Non. — Sois donc tranquille.... Ton avenir est assuré. Demain à neuf heures, je serai chez M. Lebour et j'arrangerai nos affaires. Ensuite je ne m'occuperai que de mon devoir. Tu m'aideras? — De toutes mes forces. — D'abord tu reprendras la surveillance de l'hôtel de Marthe.... — Si vous voulez. — Dis-tu veux.... C'est la guerre qui commence. Tu oseras prendre?... des frères d'armes! — Soit, mais où sont les ennemis? Les yeux sombres de Roger de Rouves s'allumèrent tout à coup. — Il n'a est qu'un, dit-il, et tu l'as vu tout à l'heure. — M. d'Andelle? — Pardi! lui, l'unique, le seul!... Les autres, des comparses, des salariés, des misérables.... Je ne m'occupe pas d'eux.... C'est la tête qu'il faut atteindre.... Il continua avec plus de force: — L'ennemi, c'est l'officier démissionnaire, indigne, le mari de mademoiselle de Fel, l'homme qui a obtenu sa main à force de bassesses, de ruses et de mensonges, l'auteur de la manœuvre odieuse qui a pour but de le contraindre à se livrer, de son consentement attaché par une férocité tortueuse, à cet être dont elle a connu trop tard le caractère et les vices. Celui-là tu viens de le voir en conversation avec un ami